

Sophie Kienlen
Compte Rendu
Colloque Inaugural de la Société Internationale pour l'Histoire Culturelle (ISCH)
Université de Gand, Belgique
27 au 31 août 2008

Les historiens comparatistes attendaient beaucoup de cette première rencontre internationale consacrée à l'histoire culturelle. Le colloque inaugural de la Société Internationale pour l'Histoire Culturelle (ISCH) s'est tenu à l'Université de Gand en Belgique, du mercredi 27 au dimanche 31 août 2008. Ponctué par les allocutions de sept conférenciers d'honneur, cent trente communications représentant vingt-cinq pays ont animé cette semaine, chacune apportant sa contribution à la problématique générale de la rencontre : définir les contours d'une histoire culturelle internationale.

Les organisateurs avaient rassemblé les communications dans quarante deux thèmes, allant de l'histoire de la transgression des normes à l'histoire de la diplomatie, de l'histoire des lesbiennes à celle de l'identité en temps de guerre, de l'histoire des juifs à celle du tourisme, ou encore de l'histoire de la danse ou de la musique à celle de la mémoire.

Le colloque est le prolongement de la rencontre d'Aberdeen sur l'histoire culturelle en juillet 2007, lors de laquelle la création d'une société internationale de l'histoire culturelle avait été décidée pour combler un vide devenu inacceptable aujourd'hui. Cette première conférence, impulsée par David Smith, a été organisée par l'équipe de l'Université de Gand. Le dynamisme et les qualités organisationnelles conjuguées de Jurgen Pieters, Alexander Roose et Dries Vrijders ont rendu possible cet échange d'idée sur ce que va devenir cette nouvelle société. A l'image des organisateurs, les participants provenaient d'un large éventail de disciplines. Parmi les plus représentées, on comptait l'histoire et la littérature.

Cette hétérogénéité des domaines a occupé une part importante de la réflexion à laquelle cette rencontre a donné lieu. L'histoire culturelle internationale doit-elle être dominée par les historiens ? Les autres sciences humaines et sociales doivent-elles y avoir la même place que l'histoire ? L'invitée d'honneur Catherine Besley (Littérature et civilisation anglaise, University of Wales, Great-Britain) a ouvert le débat, suggérant que, peut-être, l'histoire culturelle n'a rien à voir avec l'histoire, et se rapproche davantage de l'anthropologie culturelle ou d'un champs de recherche qui incorpore une perspective historique, sans pour autant se baser sur elle. Sa remarque n'a trouvé aucune réponse, quand bien même la présence éloquent de nombreux spécialistes de littérature était la preuve que la question devait être posée.

Le théoricien de l'histoire culturelle en France Pascal Ory (Histoire contemporaine, Paris I, France), invité d'honneur, a rappelé que, si elle repose sur l'interdisciplinarité, l'histoire culturelle reste cependant dominée par l'approche historique. L'historien du culturel peut se servir des outils développés par les autres disciplines des sciences humaines et sociales, mais le regard directeur sur l'objet doit rester celui de l'historien. Le débat a ainsi pris une tournure stimulante, tant il s'est agi pour l'ensemble des non historiens de se poser une question essentielle, à savoir la légitimité de leur présence au colloque.

Les organisateurs ont exprimé qu'ils ont souhaité rassembler sous l'étiquette «histoire culturelle» les *cultural studies*, l'anthropologie culturelle et l'histoire culturelle elle-même, dans la mesure où ces nouvelles disciplines sont centrées sur l'étude du fait culturel et qu'elles ont souvent une composante historique. Pascal Ory a rappelé la distinction qui doit être faite entre les *cultural studies* et l'histoire culturelle. Les premières portent souvent sur les communautés (*genocide studies, gay and lesbian studies,*

jewish studies, etc.) et ne constituent qu'une perspective épistémologique. Elles incarnent la préoccupation culturelle qui se développe parfois dans les départements anglo-saxons de sciences politiques, médias ou sociologie. On ne les trouve pas dans les départements d'histoire, où l'histoire culturelle embrasse l'ensemble des objets de « cultural studies » avec une perspective historique.

Baptisée « Orientations », ce premier colloque de l'ISCH avait vocation à déterminer les directions à donner à cette nouvelle société internationale, et surtout à la discipline elle-même. Poser la question « qu'est ce que l'histoire culturelle internationale ? » à tous ceux qui se sont reconnus dans le projet d'une nouvelle société était un défi ambitieux.

Plusieurs difficultés ont fait jour.

La première d'entre elle tient en cette remarque d'un membre de l'audience : « A différents pays correspondent différentes histoires culturelles ». Il est apparu qu'il n'y a non pas une mais des histoires culturelles « nationales » distinctes (britannique, française, allemande, italienne, finnoise). On a donc à faire à un problème de définition, s'expliquant par une différence de représentation, à l'échelle internationale. Or, dans ces conditions, est-il possible de former une société internationale d'histoire culturelle ? N'est-il pas indispensable que tous les membres s'accordent sur la même définition d'histoire culturelle ? Cette difficile harmonisation des conceptions nationales constitue justement l'enjeu d'un tel projet.

Le flou terminologique qui règne touche au nom même de la société. L'appellation « International Society for Cultural History » laisse l'interprétation ouverte. Faut-il comprendre « Société internationale pour l'histoire culturelle » sous-entendant une société qui rassemble des praticiens d'une histoire culturelle nationale venus des quatre coins du monde pour mettre leurs résultats en commun avec leurs collègues d'autres pays ? Ou, au contraire, faut-il comprendre « Société pour l'histoire culturelle internationale » à savoir une société qui rassemble des chercheurs faisant de l'histoire culturelle internationale, une discipline en soi, basé sur le comparatisme. Au vu du programme des communications, la réponse n'avait pas été tranchée. Tandis que certaines interventions proposaient des comparaisons entre différents pays, d'autres avaient adopté une approche purement nationale sans proposer de mise en perspective internationale.

Les organisateurs ont pris le parti d'inclure un maximum de communications, lançant un appel à contribution aux contours très larges. Ils l'ont délibérément diffusé dans une variété de disciplines, afin de rassembler dans un même amphithéâtre un grand nombre de chercheurs aux parcours divers pour qu'un débat ait lieu. Une recette ambitieuse pour un cocktail explosif. Les résultats de l'expérience sont nuancés.

Les Européens ont largement dominé cette première rencontre. On a noté une forte présence de Scandinaves, constatation peu surprenante dès lors qu'ils ont beaucoup contribué à la création de l'ISCH. De jeunes chercheurs anglais, s'illustrant dans l'interdisciplinarité, étaient là aussi. Les Américains et Canadiens étaient singulièrement peu présents. Plusieurs ressortissants des pays d'Europe Centrale et Orientale ont participé, par contre la Russie a été remarquablement sous-représentée. Enfin, l'absence de chercheurs du « Sud » a été criante. Quand bien même on comptait des chercheurs venus du Brésil, d'Azerbaïdjan, d'Afrique du Sud et de Chine, de nombreux pays n'étaient pas représentés au colloque. Une aide financière aux chercheurs des pays du Sud constitue un des développements que l'on peut attendre de l'ISCH.

Un comité directeur a été élu et il compte douze membres, dont deux sont les Français Didier Francfort (Nancy II) et Pascal Ory (Paris I).

Les jeunes chercheurs et doctorants étaient venus nombreux et ont démontré une volonté de s'investir dans la nouvelle société. Il reste à voir si cette énergie sera utilisée ou si les générations plus expérimentées failliront à la prendre en considération.

Ce colloque inaugural donnera lieu à la publication d'actes. Cependant, ils seront restreints aux allocutions des invités d'honneur - le nombre très élevé de participants, la diversité des sujets et l'inégalité des communications ne permettant pas une publication intégrale-. La publication d'une revue est également en préparation. Le comité éditorial du futur *Journal of Cultural History* - nommé Marjo Kaartinen, de l'Université de Turku en Finlande (directrice), David Smith, Kristine Steenbergh et Anna Tijsseling - est en cours de négociation avec les éditeurs. Des chercheurs distingués issus d'une variété de disciplines et en exercice dans des universités du monde entier forment le comité de lecture.¹

La société organisera un colloque chaque année. Le prochain devrait vraisemblablement se tenir en Australie dans le but de donner à cette société une véritable dimension internationale, corrigeant l'ancrage européen qui avait commencé à se dessiner. Si l'argument soulevé est justifié, il n'en reste pas moins à prouver la légitimité du choix de l'Australie. C'est un pari délicat qui est fait : en se rapprochant des chercheurs asiatiques, va-t-on pouvoir les attirer ? Grands absents de cette première conférence, rien n'est moins sur. Par contre, il est clair que l'excentrisme australien rendra plus difficile pour les jeunes chercheurs européens de participer à cette deuxième rencontre. L'Europe centrale ou l'Amérique Latine auraient tout à fait pu être considérés pour accueillir la prochaine conférence. Rappelons simplement que la tenue du prochain colloque en Australie s'explique bien sur par le budget dont peut disposer l'université de Queensland à qui a été confiée l'organisation. Le thème « Culture de conflit, Cultures de Violence » a été suggéré pour le colloque de l'année prochaine.

Il reste donc à cette nouvelle société de savoir ce qu'elle est et qui est ce qu'elle veut représenter, en statuant clairement sur les disciplines qu'elle recouvre et leurs poids respectifs, les aires géoculturelles qu'elle cible et le type de chercheurs qu'elle accueille.

Les difficultés à atteindre un langage commun ne doivent pas faire oublier les apports de ce colloque à la recherche internationale en histoire culturelle. Nous rappellerons ici les principales contributions des conférenciers d'honneur.

Pascal Ory a rappelé qu'une partie de l'énergie de l'historien du culturel est consacrée à expliquer ce qu'il fait. En effet, à plusieurs reprises lors du colloque, les intervenants sont revenus sur la définition de l'histoire culturelle. L'internationalisme des intervenants a permis de constituer une ébauche de définition universelle. Jurgen Pieters (Histoire, Université de Gand, Belgique) voit en l'histoire culturelle un instrument pour « Voir le passé depuis le présent, et non depuis le passé ». Il ajoute que l'historien du culturel regarde simultanément le passé et le présent. Pour Hélène Merlin-Kajman (Littérature Française, Université Paris III), « L'histoire culturelle s'intéresse au fossé qui existe entre le présent et le passé ». Cette constante référence au passé révèle le peu d'intérêt porté à l'histoire culturelle du temps présent lors de ce colloque. On peut se demander pourquoi. Est-ce le fruit d'un calcul ? La littérature, la sociologie, l'anthropologie s'intéressent-elles au passé précisément dans le but de pouvoir ainsi s'inscrire dans le champs historique ?

Alexander Roose (Littérature comparée, Université de Gand, Belgique) soulève la question des défis, voire des limites, de l'histoire culturelle : peut-elle à la fois être partagée par plusieurs disciplines, et réaliser un compromis entre toutes les formes de l'histoire ?

Les intervenants ont incarné l'interdisciplinarité défendue par le colloque. Spécialiste de littérature et praticienne de l'histoire culturelle, Hélène Merlin-Kajman ne cache pas ses emprunts aux

¹ Catherine Belsey (University of Swansea, Wales), Peter Burke (University of Cambridge), Robert Darnton (Harvard, USA), Anne Eriksen (University of Oslo, Norway), Natalie Zemon Davis (Princeton, USA, and Toronto, Canada), Carlo Ginzburg (University of Pisa, Italy), Harvey Green (Northeastern University, USA), Karen Halttunen (University of Southern California, USA), Lynn Hunt (UCLA, USA), Patrick Hutton (University of Vermont, USA), Ludmilla Jordanova (King's College, London, UK), Jonas Liliequist (Umeå University, Sweden), Philippe Poirrier (Université de Bourgogne, France), Roland Robertson (University of Aberdeen, Scotland), Miri Rubin (Queen Mary, London, UK), Deborah Simonton (University of Southern Denmark), Michael Spiller (University of Aberdeen, Scotland), Keijo Virtanen (University of Turku, Finland)

anthropologues. Elle cite Terry Eagleton : «On ne doit pas se demander ce qu'est l'objet ou comment l'approcher mais pourquoi on devrait s'y intéresser ». Elle se sert également de la sociologie. Elle intègre à sa recherche d'histoire culturelle sur la désacralisation de la littérature les apports de Pierre

Bourdieu qui a démontré la même hypothèse, utilisant les outils du sociologue.

Marius Kwint a également insisté sur le recours à l'interdisciplinarité dans son intervention sur l'enseignement de l'histoire culturelle. Il encourage notamment l'intégration des méthodes de l'histoire de l'art pour faire travailler les étudiants sur les sources de l'histoire visuelle.

Catherine Besley (Littérature et civilisation anglaise, University of Wales, Great-Britain) a souligné l'apport de la littérature à l'histoire culturelle, rappelant que le texte est un objet essentiel pour comprendre la culture qui l'a produit. Inversement, l'histoire est nécessaire au spécialiste de littérature tant elle lui permet de comprendre la relation entre le texte et le contexte. La spécialiste de littérature rappelle à l'historien que mettre l'accent sur la différence historique ne devrait pas faire oublier l'importance de comparer entre eux les textes provenant de la même période historique, et que pour ce faire, l'historien a besoin des outils du littéraire.

Moritz Bassler (Nouvelle littérature allemande, Westfälische Wilhelms-Universität Münster) a rappelé l'intérêt pour l'historien culturel de se pencher sur la circulation internationale des objets culturels. Une re-sémantisation (un procédé de «re-coding») opère lors de chaque nouvelle appropriation par une culture différente. L'adaptation allemande d'une chanson américaine de consommation de masse fait apparaître qu'un même objet possède plusieurs niveaux de lecture. Chaque regard national sur cet objet perçoit différemment les niveaux de lecture esthétiques, religieux, etc. de l'objet.

Fernand Halryn (Littérature française, Université de Gand) et Jane Newman (Littérature comparée, University of California at Irvine) ont également donné une allocution.

Pascal Ory (Histoire contemporaine, Paris I) a présenté l'histoire de l'histoire culturelle. Il fait remonter l'émergence de ce champ de recherche à l'Antiquité. Le développement s'accélère à partir du XVIIIe siècle, sous l'influence des Lumières. Au XIXe siècle, les intellectuels allemands poursuivent ce développement, insistant sur le matérialisme historique, cet « outillage mental » composé de tout ce qu'une époque possède pour se définir.

Se faisant l'écho de l'ambiance du temps, et soumise à l'influence américaine, l'Ecole des Annales conçoit l'économie comme le déterminisme central, laissant très peu de place au culturel.

La période qui s'étend entre la fin des années 1960 et la fin des années 1970 marque la cristallisation de l'histoire culturelle, l'édification de ce champ de recherche en discipline. C'est l'avènement des grandes enquêtes sociales qui font très vite l'objet d'une étude des représentations. Pierre Vidal Naquet travaille sur les mythes, Fernand Braudel se penche sur la question de la mort, Georges Duby écrit un texte sur l'histoire culturelle (commandé par André Mandrou). M. Rubelier et Paul Gerbeau commencent à utiliser le concept d'histoire culturelle.

La dernière grande période discernée par Pascal Ory s'étend de 1980 à nos jours. Ses historiens sont encore présents aujourd'hui sur la scène de l'histoire culturelle et leurs apports sont multiples. Ils pratiquent « une histoire de l'invention » de phénomènes culturels, comme l'invention du tourisme, du bronzage ou encore du sentiment maternel. Leur intérêt pour la culture populaire devient légitime : Jean Delumeau écrit l'histoire de la peur, Georges Duby s'intéresse à celle du féodalisme, Corbin publie *Le miasme et la jonquille*. Ils militent pour une histoire culturelle autonome, affranchie de leur ancienne dépendance de l'histoire des mentalités (Jean-Pierre Rioux, Jean-François Sirinelli et Pascal Ory). Ils établissent les canons de la discipline : « l'histoire culturelle est l'ensemble des représentations collectives propres à une société » (P. Ory), et l'historien du culturel s'intéresse aux institutions qui témoignent de ces représentations.

Ils s'intéressent dans un premier temps aux cultures dominées. Ils s'emparent ensuite des cultures dominantes. Leurs objets d'étude deviennent les mouvements de masse, prenant au sérieux leurs systèmes de représentation et limitant les jugements de valeur.

Le colloque s'est clôt par l'intervention provocatrice de l'historien Frank Ankersmit (histoire intellectuelle et théorie de l'histoire, University of Groningen, Pays-Bas) qui a affirmé que l'histoire culturelle n'existe pas pour elle-même mais constitue un sous-champ de l'histoire politique. L'histoire culturelle n'est utile que dans le but de réaliser une histoire politique, fonctionnant à la manière d'une anthropologie du passé.

Ce colloque a accompli les missions qu'il s'était fixé, à savoir désigner les questions que doit se poser cette société internationale en construction. S'il n'y a pas apporté de réponse, il a généré un mouvement de réflexion qui devra se matérialiser dans les mois à venir, ou disparaître, en laissant une société vide de sens se construire. Il a donné matière à réfléchir : *Food for thoughts*. Dans tous les cas, ce colloque inaugural de l'ISCH a constitué un moment stimulant pour ceux qui voient en l'ouverture de l'histoire culturelle sur l'international un enjeu pour l'histoire de demain.

Sophie Kienlen